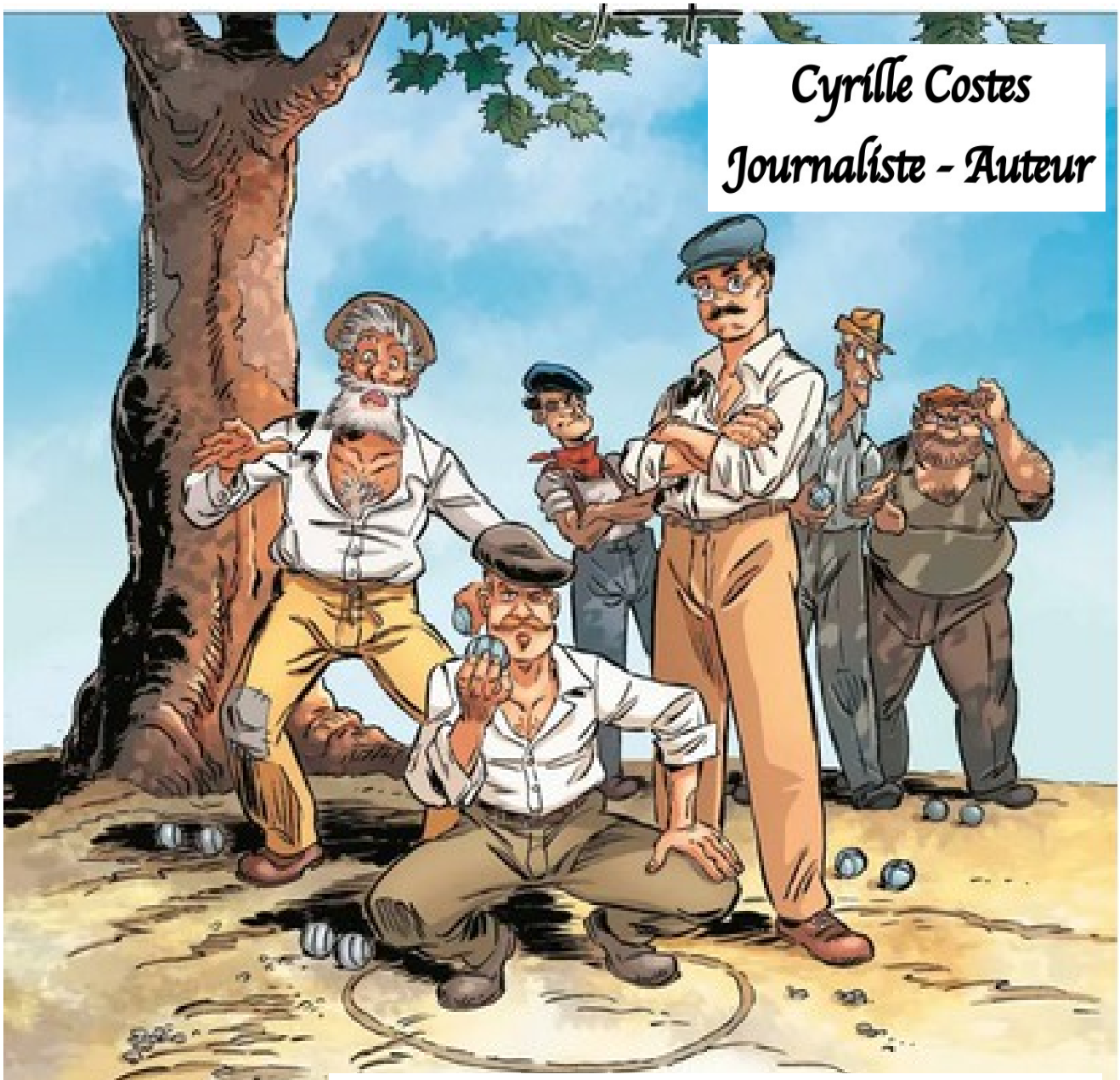
Cyrille Costes
Journaliste - Auteur



Pétanque en Aveyron : 50 années d'anecdotes

Avant Propos

Le matin, entre 2 petits noirs partagés au bord du zinc, l'après-midi sur les bancs de la place, entre 2 mènes de la partie que l'on suit et que l'on commente, les souvenirs ne tardent pas à remonter à la surface. Chacun raconte la sienne et les échanges sont souvent plus que fructueux. On en apprend alors des vertes et des pas mûres et une anecdote en chasse vite une autre. Ce sont ces anecdores-là, des plus rocamboleques aux plus insolites en passant par les plus incroyables, que l'on eu envie d'aller chercher auprès de ceux qui ont tant à raconter. Parce qu'ils ont aujourd'hui avancé dans l'âge, parce que leurs carrières se mesurent en décennies, parce qu'ils ont écumé des centaines et des centaines de concours départementaux, régionaux et autres nationaux, parce qu'ils ont participé à divers championnats régionaux et nationaux, ils ont forcément des anecdotes à faire partager. Parce qu'ils ont été quelques-uns des acteurs principaux de l'Histoire de la pétanque aveyronnaise de ces 50 dernières années, on a décidé d'aller vers eux pour les convaincre d'apporter leurs témoignages. Eux, ce sont les Decazevillois René Sénézergues, Jean-Claude Catusse, Fernand Marragou, Jean-Louis Alonso, Bruno Bousquet, Patrick Barriac et « Tony » Bernardo, les Espalionnais André Routaboul, Eric Archimbeaud, Nicolas Salerno et Robert Costes, les Millavois Bernard Rouquayrol, Claude Bonneviale, Jean-Pierre Mas et Jean-Marie Pirès, les Ruthénois Patrick Campredon, Marc Privat et Jacques Reynès, le Saint-Affricain Jean-Claude Boudes et les Villefranchois Diego Diaz et Thierry Férès. Certains ont déjà été contactés et ont répondu favorablement, d'autres ont préféré décliner l'invitation à partager leurs souvenirs. Mais nous avons aussi lancé un appel à témoignages pour ne fermer la porte à aucune autre de ces petites histoires qui font le sel de cette pétanque qui n'était pas encore aseptisée. Une sélection et une rédaction plus tard, voici quelque 29 pages que l'on vous invite à consommer sans modération aucune. Mais petits appétits et sans mouchoirs s'abstenir tant l'indigestion de fous-rires peut vite tourner à la véritable crise de larmes. Merci à tous ceux qui ont joué le jeu pour nous permettre de réaliser ce premier tome qui, on l'espère, en appelle beaucoup d'autres. Bonne lecture à toutes et à tous.

Cyrille COSTES
Journaliste – Auteur
www.petanque12.com

Des maillots tricolores qui échappent à un incendie nocturne avant de devoir jouer les pousseurs de service au petit matin...

Nous sommes en 1973 à Angers. Les Decazevillois **Catusse - Lafon – Sénézergues** débarquent pour y défendre leurs maillots Bleu – Blanc – Rouge récompensant leur titre de Champions de France remporté l'année précédente à Bordeaux. Mais en Anjou, rien ne va se passer comme prévu. Tout commence dans la nuit de vendredi à samedi. L'hôtel qui héberge les sociétaires du **Pétan Club de Trépalou** doit faire face à un incendie qui expédie les Aveyronnais, valises à la main et pyjamas sur le dos, au beau milieu de la rue. Sains et saufs, les Decazevillois en ont été quitte pour une belle frayeur. Mais une galère en appelant souvent une autre, l'approche du coup d'envoi du 28e Championnat de France triplettes va être marquée par une nouvelle péripétie. Alors qu'ils embarquent dans la voiture de René Sénézergues en direction de la Place de la Rochefoucaud, site de la compétition, la dite voiture refuse de démarrer. Et voilà nos Decazevillois, tradition oblige maillots Bleu – Blanc – Rouge sur le dos, jouer les pousseurs de service pour permettre au véhicule d'enfin démarrer. Cet incident retarde évidemment tous leurs plans et c'est finalement avec quelque 30 minutes de retard que Jean-Claude Catusse, Christian Lafon et René Sénézergues retrouvent les terrains d'un Championnat de France qui a donc débuté sans ses Champions en titre. Devoir affronter un incendie de nuit avant de devoir jouer les dépanneurs de service, avouez qu'il y a meilleure manière de se préparer à défendre un titre national. Mais nos Aveyronnais sont des durs à cuire. Ces différentes péripéties ne les empêchent finalement pas de sortir de poules avant de devoir abandonner leurs maillots tricolores suite à leur défaite en partie de cadrages. Ce triste week-end poitevin ne plombera finalement pas la saison de nos Aveyronnais. Quelques semaines plus tard, ils s'envolent en effet pour le Maroc où ils vont défendre les couleurs françaises à l'occasion du Championnat du Monde en triplettes. De Casablanca, Jean-Claude Catusse, René Sénézergues et Christian Lafon reviendront avec le maillot de...Vice-Champions du Monde.



De la galère angevine où ils ont dû abandonner leurs maillots tricolores décrochés un an plus tôt à Bordeaux...

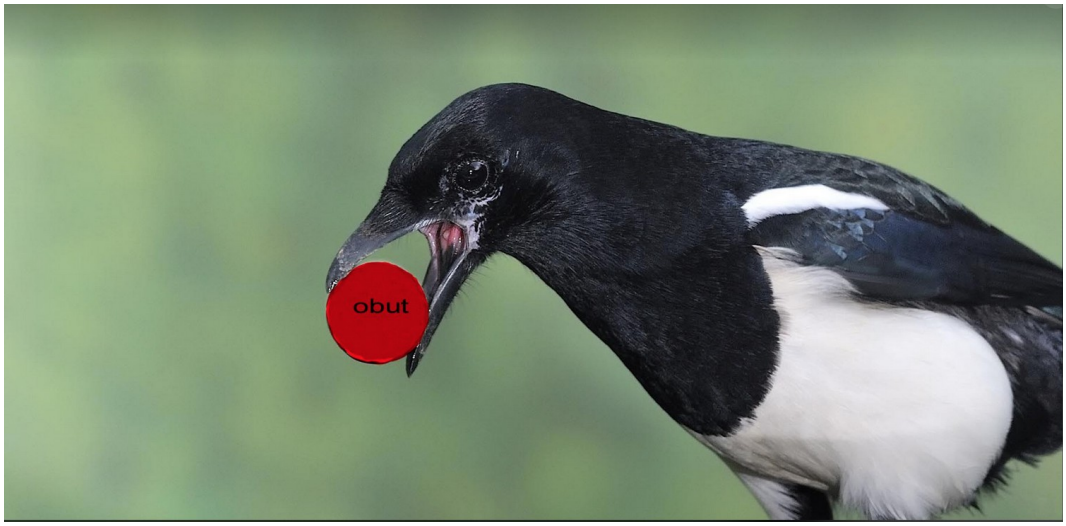


… A la quasi consécration marocaine où ils sont revenus de Casblanca avec un titre de Vice-Champions du Monde.

La pie qui chante, qui chope et qui... chipe

Ce jour-là à Capdenac, l'oiseau a débarqué sans crier... Gare. Et est reparti bouchon au bec. Incroyable mais vrai !

Nous sommes dans les années 80, la fin de saison approche à grands pas et les courses aux classements battent leur plein. Chez les Féminines, la Sébazacoise **Monique Deltort** vise ainsi la première place. Pour officialiser cette place d'honneur, elle s'en va disputer un concours en triplettes mixtes à Capdenac-Gare en compagnie de son mari Claude et d'un certain Roger Campredon. Place de la Roseraie, en plein cœur de la cité cheminote, une partie oppose alors les Sébazacois à la formation composée du Conquois Jean-Claude Clerc associé à la famille Gibergues, un couple du Villefranchois. La partie bat son plein quand un intrus va s'inviter aux débats. Cet intrus, c'est une pie, vous savez cet oiseau blanc et noir réputé pour bavarder, chanter et pour... voler, aux sens propre comme figuré. Ce jour-là, c'est cette dernière particularité que le passereau va exposer à une galerie restée comme médusée. Sans doute attirée par la couleur « rouge vif » du bouchon, une pie débarquée dont on ne sait où, s'empare du bouchon avant de disparaître sans crier gare. Laissant les 6 acteurs de cette partie bouche bée.



L'enquête a été menée, la pie a été retrouvée, des tractations ont même été engagées mais le bouchon n'a pas été restitué.

« Nounours » Vis avait raison, elle était vraiment pas mal la mariée...

Menée 9 à 0 par la triplette Vis – Vis – Keller à l'occasion du Grand-Prix de la ville de Gaillac, la formation aveyronnaise Costes – Costes – Courtois paraît mal embarquée. Jusqu'à ce que la mariée sorte du château sous les vivats de la foule...



Les abords de la bâtisse annexe de la mairie et abritant ce jour-là un mariage n'avaient rien à voir avec les allées sélectives du Parc de Foucaud.

Cette année-là (début des années 90) le Grand-Prix de la ville de Gaillac se dispute dans les allées du Parc de Foucaud. Des allées faisant la part belle aux jeux en terrains libres, des allées faites de terre battue, de racines d'arbres et autres gravillons. Sur ces terrains pour le moins sélectifs, les frères Vis, alors au sommet de leur forme, sont comme injouables. Associés à leur pointeur Keller, ils dominent nettement les Aveyronnais alors exilés à Toulouse, Eric Courtois et Cyrille et Nicolas Costes. Sans faire une mauvaise partie, loin de là, ces derniers sont menés 9 à 0 et rien ne semble pouvoir inverser le cours de la partie tant les Tarnais font le plein. Ils jouent toujours une boule de plus que les Aveyronnais et l'on s'approche, doucement mais sûrement, vers une « Fanny ». Alors qu'Antoine « Nounours » Vis s'apprête à jeter le bouchon pour ce qui pourrait bien être la dernière mène, on entend soudain comme une vacarme venu de là-bas, quelque part dans le dos des acteurs de la partie. Ce vacarme, ce sont les cris et autres vivats d'un groupe de personne fêtant comme il se doit la sortie d'une belle bâtisse en pierres de la mariée du jour. Ces « Vive la mariée » interpellent alors Antoine « Nounours » Vis qui se retourne, découvre l'instant festif avant de lâcher un « Quelle est belle la mariée ». Le milieu tarnais décide alors de profiter un peu plus du spectacle en se rapprochant de la scène du mariage. On quitte alors les allées du Parc pour se rapprocher du fameux bâtiment qui, on l'apprendra plus tard, était en fait une annexe de la mairie gaillacoise. Le problème, c'est qu'un détail a visiblement échappé à « Nounours ». On ne change pas uniquement de direction de jeu, on change surtout de nature de terrain. Finies les allées sélectives, bienvenue aux espaces plus lisses et

sablonneux. « Les cousins » - c'est le surnom que notre équipe avait donné aux gens du voyage – engagent alors la mène par un point tout juste moyen. Peu importe, nous décidons de passer à l'offensive et mon frère Nicolas nous donne raison puisqu'il cadre ses deux frappes. C'est ensuite au tour d'Eric Courtois de s'y coller. Objectif réussi puisque notre milieu cadre lui aussi 2 fois. Quatre points par terre et 2 boules dans les mains de Louis « Siblom » Vis et 2 boules dans les mains de Cyrille Costes. Le Tarnais pointe et l'Aveyronnais tire... de rafle et cadre à nouveau. Les « Cousins » s'énervent et les mots doux commencent à fleurir. Cette fin de mène s'annonce capitale puisqu'une seule boule peut relancer la partie. « Siblom » pointe sa dernière boule et la pression monte d'un cran. On ne change pas une stratégie qui a plutôt bien marché. On continue à tirer à la rafle et on cadre une sixième fois. Nos 6 premiers points qui portent le score à 6 à 9. Et là je me permets d'en rajouter une couche et d'enfoncer le clou en lançant un *« Tu as raison. Elle est vraiment pas mal la mariée, on va rester dans le coin ».* Le bouchon est relancé en direction du mariage. Les Vis et autre Keller sont à bout de nerf. Ils finissent par craquer et ne retoucheront plus jamais le bouchon. Les Aveyronnais portent l'estocade et s'imposent finalement 13 à 9. Quelque 30 plus tard, quand le Villeneuvois Eric Courtois croise la route de « Siblom » et « Nounours » Vis, la boutade est immuable : *« Tu te rappelles ? Elle était vraiment pas mal la mariée de Gaillac... ».*



Les Villefranchois Nicolas et Cyrille Costes et Eric Courtois se souviennent encore de la mariée de Gaillac. "Nounours" et "Siblom" Vis aussi...

Au fil de ses pérégrinations en terres aveyronnaise, lozérienne ou pyrénéenne, les (bons) souvenirs de Marc Privat

Le Castonétois **Marc Privat** était tout sauf un casanier. Dans les années 70, 80 et 90, il fut même un véritable globe-trotter de la pétanque aveyronnaise. De ses multiples déplacements sur les terrains du département mais aussi d'ailleurs, il a forcément ramené des tonnes d'anecdotes plus insolites les unes que les autres. Quand on lui a demandé de faire travailler sa mémoire pour nous en faire partager quelques-unes, le sociétaire du Quatre-Saisons PC a vite eu les yeux qui brillaient.
La première qui lui est venue à l'esprit concerne un concours qui avait réuni plus de 100 triplettes à Firmi. Faisant équipe avec Jésus Alburquerque et Marcel Rolland, il enchaine les parties et les victoires. En demi-finale, le tirage au sort les oppose à une équipe emmenée par un certain Alain Labro, un des plus doués de sa génération notamment double Champion d'Aveyron en tête-à-tête. La partie est longue et serrée et, à la fin, la victoire sourit aux Ruthénois. Comme le veut la tradition, les vainqueurs invitent leurs adversaires à boire un coup et Marc Privat et Jésus Alburquerque pensent bien avoir mérité le petit apéritif qui va bien. Sauf que le grand Marcel s'y oppose et dit fermement « NON » à l'alcool. Mieux que çà, il passe lui-même commande en ces termes : *« Pour nous, ça sera une bouteille d'Orangina avec 3 verres s'il vous plait »*.
D'où la réputation de cette figure qui a aujourd'hui donné son nom à une école de pétanque de Rodez. Le grand Marcel Rolland avait non seulement la main sur la qualité mais aussi sur les... quantités. L'histoire ne dit pas si la fameuse bouteille a finalement été secouée, ce qui est sûr c'est que la paire Privat – Alburquerque a elle été bien retournée.



3 verres pour se partager une seule bouteille d'Orangina, à croire que le Ruthénois Marcel - Rolland avait estimé que lui et les siens n'avaient pas mérité mieux...

Ce jour-là à Firmi, ne restait plus qu'à disputer la finale. Et là, c'est du plus lourd encore qui se présente puisque la triplette championne de France et vice-championne du monde, **Catusse – Lafon – Sénézergues**, est au rendez-vous. Personne ne parle de partage et les Ruthénois semblent prêts à relever le défi. La pièce est d'ailleurs lancée et le premier jet du but sera ruthénois. Le Grand Rolland commence d'ailleurs à tracer le rond tout en interpelant un certain Jean-Claude Catusse : *« Jean-Claude, quand j'aurai fini de faire le rond, on ne partagera plus ».* Le rond ne sera finalement jamais totalement refermé. Le sociétaire du Pétan Club Trépalou accepte en effet le partage. Ou comment arriver à ses fins sans se mettre dans la peau de l'outsider qui se rabaisse à demander à partager...

A Florac, quand la voiture remplace finalement la tente

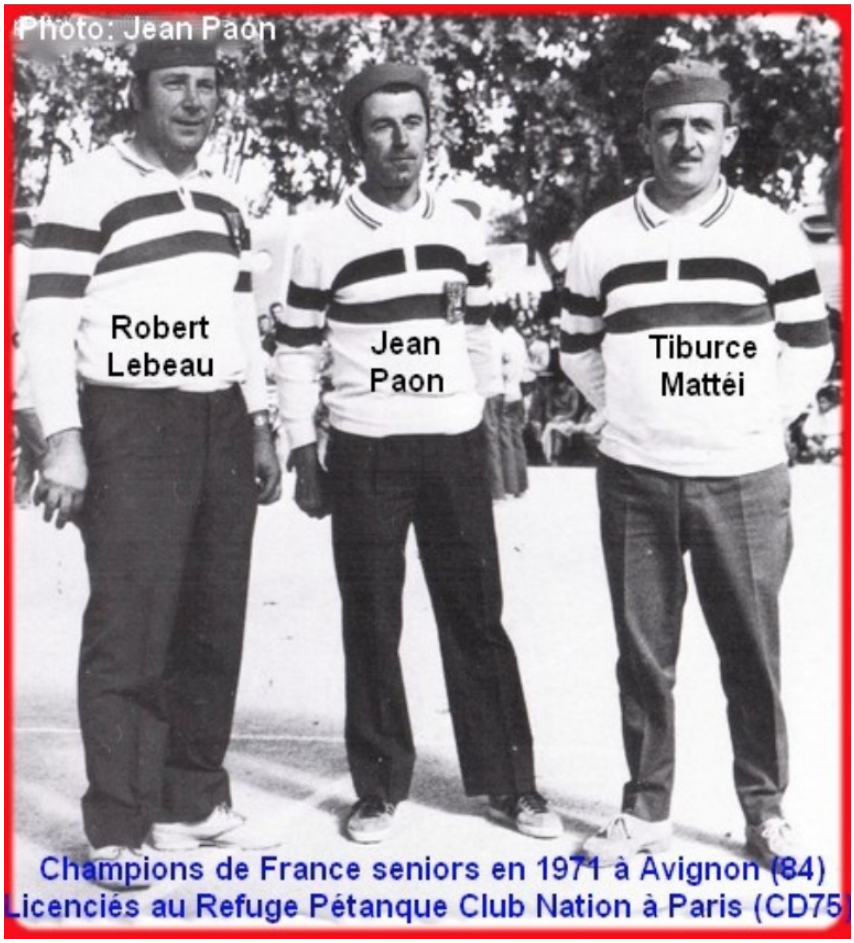
Cette année-là, quatre sociétaires du **Quatre-Saisons PC Pétan Club** décident de partir en Lozère pour y disputer le Grand-Prix doublettes de Florac. **Marc Privat, Antoine Vaquinhas, Patrick Ayrinhac** et **Jean-Luc Hautcolas** ont décidé de bien faire les choses et de partir dès le vendredi après-midi. Histoire d'éviter un déplacement matinal qui aurait pu contrarier l'entrée en compétition. Les Castonétois ont tout prévu, y compris la tente, pour passer une bonne nuit. Arrivés en Lozère en fin d'après-midi, ils décident de s'assoir à une table pour y disputer une partie de 421, ce jeu de dès qui se joue en 2 manches, la charge et la décharge. A croire que les Aveyronnais ont surtout insisté sur la... première manche tant, la nuit venue, la fatigue a gagné les troupes. Tellement d'ailleurs que la tente ne sera jamais ni plantée ni montée et que la voiture servira finalement de chambre. Le lendemain matin, les jambes sont certes comme engourdies mais les boules partent plutôt pas mal. Tant et si bien que, quelques heures plus tard, les doublettes Privat – Ayrinhac d'un côté et Vaquinhas – Hautcolas de l'autre se retrouvent en finale de ce Grand-Prix de Florac pour partager.



Marc Privat, un fidèle parmi les fidèles du Quatre-Saisons Pétan Club.

Partis à 2 disputer le National... triplettes de Rivesaltes

A cette époque-là, rien n'effraie la paire **Marc Privat – Antoine Vaquinhas**. Et surtout pas un déplacement dans les Pyrénées-Orientales pour y disputer le très prisé National de la ville de Rivesaltes. Sauf que cette année-là, le concours traditionnellement organisé en doublettes se dispute en... triplettes. Au pied du podium, les Aveyronnais cherchent vainement un éventuel joueur isolé. Les minutes passent et ils se préparent à devoir finalement faire banquette. Sur le gong, ou presque, une 3e homme se présente pourtant à eux et leur demande si ils veulent bien faire équipe. Affaire conclue, le National de Rivesaltes compte une triplette de plus. Ce 3e homme, prénommé Tiburce, demande gentiment aux Aveyronnais dans quelle composition ils veulent évoluer : *« En principe, mon copain tire devant et moi je pointe »*, lui répond alors Marc Privat. Pas de soucis, Tiburce jouera milieu. Le concours démarre, les parties s'enchainent et nos 2 Castonétois prennent du plaisir tant ce Tiburce se montre à la hauteur. Zéro déchet ou presque, des statistiques qui impressionnent les Aveyronnais contents d'avoir fait la bonne pioche. Une fois arrivé en quart-de-finale, Marc Privat se permet alors de demander son nom à ce 3e homme : *« Mattéi, Tiburce Mattéi »*, lui répond-il alors. Et oui. Marc Privat et Antoine Vaquinhas étaient en train de faire équipe avec celui qui, avec ses habituels partenaires, les autres Parisiens Jean Paon et Robert Lebeau, avait conquis 3 titres de Champion de France (1970, 1971 et 1977), un titre de Champion du Monde en 1972 et deux places sur le podium de ce même Championnat du Monde (1971 et 1978). Rien de moins !



Aux « 3 jours de St-Pierre » à Toulouse
Ces 3 points rendus à un inconnu... Champion du Monde

Cette année-là, Cyrille Costes faisait équipe avec Robert Nell, dit « Le Toulonnais », futur double Champion de France triplettes vétérans et Roger Fernandez, dit « L'Indien ».

Toulouse, sa place Saint-Pierre et les fameux « Trois Jours » qui allaient avec. Le jeune Villefranchois qu'était Cyrille Costes n'avait pas attendu de devenir étudiant puis résident dans la *« Ville Rose »* pour entendre parler de cette fameuse épreuve qui a consacré les plus grands. Au début des années 90, il a la chance de pouvoir s'aligner au départ de cette compétition mythique. Et cette fois pas avec n'importe qui. Cette année-là, il fera en effet équipe avec 2 des figures de la pétanque toulousaine de l'époque, Robert Nell et Roger Fernandez. Le premier, plus connu sous l'appellation *« Le Toulonnais »*, est un jeune retraité que lui a fait connaître un certain Eric Courtois. Un solide tireur qui, quelques années plus tard, verra son adresse et son charisme récompensés par 2 titres de Champions de France en triplettes vétérans (1998 et 2001). Le second, lui plus connu sous le nom de « l'Indien » est un des très bons joueurs de Haute-Garonne.



Robert Nell, dit « Le Toulonnais » (ici à droite) a été double Champion de France en triplettes vétérans en 1998 et 2001 avec Denis Royuela et Roland Kechteil.

La première partie envoie cette triplette inédite boulevard Armand-Duportal, tout près des allées de Barcelone et de leur Canal du Midi. Sur des terrains goudronnés et pentus, les cadres, espaces habituellement réservés au stationnement des véhicules, sont sélectifs mais intéressants à souhait. Les adversaires sont au rendez-vous mais sont inconnus au bataillon. D'ailleurs, si l'équipe Costes – Nell – Fernandez rend 3 points, cette autre triplette n'affiche aucun macaron tricolore. Faut-il voir un signe ? Peut-être pas tant les quelques boules jetées à l'échauffement montrent qu'il va sans doute y avoir du répondant. Le début de partie ne fait que confirmer malheureusement cette impression.

Les « Toulousains » partent donc 0 à 3 au score et n'arrivent pas à combler cet handicap initial. Pire que ça, ils ont beau jouer 4 ou 5 boules toutes les mènes, ils n'arrivent pas à marquer. Le score prend vite de l'ampleur et les premiers agacements ne tardent évidemment pas à se manifester. Principale source de ces agacements, cette fameuse règle de rendement de points qui n'avait aucun sens. Surtout quand elle profitait à des joueurs qui n'en avaient visiblement pas besoin. On se dirige tout droit vers un verdict sans appel. La triplette Costes – Nell – Fernandez est fanny sans avoir fait une mauvaise partie. Les battus du jour restent sans voix, comme sonnés par cette leçon qu'ils venaientt de recevoir. C'est alors qu'un monsieur, qui a assisté à la partie, se permet de rentrer dans les cadres et de venir à leur rencontre : *« Vous savez contre qui vous venez de jouer ? C'est le Marocain Safri, double Champion du Monde en triplette ».* Les « Toulousains » ne sont plus sonnés, ils sont cette fois KO. Ils apprennent qu'ils viennent de rendre 3 points à une triplette comptant dans ses rangs un double Champion du Monde . Cette anecdote a déjà plus de 30 ans d'âge. Preuve si besoin était que la pétanque n'a pas attendu le XXIe siècle pour commencer à marcher sur la tête. Comme dirait l'autre, le mal est vraiment profond, pour ne pas dire incurable.



Les Toulousains Costes, Nell et Fernandez n'ont rien pu faire face à la triplette emmenée par le Marocain Hmida Safri. Un joueur double Champion du Monde sous ses couleurs nationales. En 1984 à Rotterdam avec Hafid Alaoui et Feu Kouider (ici à l'extrême gauche de la photo de gauche) et en 1987 en Algérie avec Aziz Hammouchen et Hafid Alaoui (à l'extrême droite de la photo de droite).

Quand le « handicap » devient source de motivation et de performance

Nous sommes en 1994. L'Espalionnais **Eric Archimbeaud** rentre d'un séjour en Colombie. L'homme est certes physiquement de retour mais son esprit est encore ailleurs, sans doute quelque part là-bas en Amérique du Sud. Le joueur n'a pas retrouvé, en tout cas, cette envie de jouer aux boules qu'on lui connait et qui le caractérise. La preuve, ce jour-là Eric Archimbeau va bien à Villecomtal où le club local organise un concours en doublettes. Mais il n'y va pas pour jouer, il y va pour accompagner ses copains Robert Costes et Bernard Cerchi. Le concours commence et Eric Archimbeaud regarde. Au bout d'un moment, d'un long moment, un homme vient vers lui. Cet homme est un Sud-Aveyronnais mais il exerce la profession de boucher à Mur-de-Barrez. Il est aussi un bon joueur de boules : *« J'ai un souci. Mon partenaire n'est pas là, je viens d'apprendre qu'il a eu un accident de la route en venant à Villecomtal. Est-ce qui ça vous dit de le remplacer ? »* L'Espalionnais est désolé mais, non, il n'a pas envie de sortir les boules. Il commence par décliner l'invitation. Le joueur devenu isolé en rajoute alors une couche : *« Les points défilent, j'ai déjà un handicap de 9 points et je vais perdre la partie sans même l'avoir jouée »*. Faire une « remontada » - le nom n'était pas encore en vogue à cette époque - , voilà le style de défi capable de mobiliser Eric Archimbeaud. L'Espalionnais accepte finalement de tenir le rôle du remplaçant de luxe. Il prend des boules et rejoint le terrain. Là, l'attendent ses adversaires en les personnes de Gérard Caulet et José Lupion. Quand ces 2 là découvrent l'opposition qui s'est finalement formée, ils ne perdent pas le Nord. Ils pensent à se faire confirmer que les 2 hommes devenus leurs adversaires rendent bien un point. Parce que c'est bien le cas, le score annoncé n'est plus 9 à 0 mais bien... 11 à 0. Le défi devient de plus en plus ardu. Il reste pourtant un challenge intéressant à relever pour Eric Archimbeaud. Tellement intéressant que le score ne tarde pas à s'inverser et que la paire Archimbeaud – X s'impose finalement... 13 à 11. Quelques heures plus tard, cette doublette passée par la petite porte à la première partie finit par remporter ce concours de Villecomtal.



Eric Archimbeau rentrait de Colombie, il s'impose finalement à Villecomtal.

Chez les Grès, les fêtes de famille partent parfois en vrille...



Tout en haut de côte des Estaques à Decazeville, la famille Grès. Une famille où le père Hervé a montré le bon exemple et où le fils Christophe n'a pas manqué de s'en inspirer. Une famille normale qui a toujours travaillé en semaine avant de se détendre, en s'adonnant à cette passion qui s'appelle pétanque, une fois le week-end venu. Mais une famille où les fêtes du même nom ont failli faire perdre la... boule à ses membres. Tout le monde se souvient de la finale départementale en triplettes en 2013. Sur le sable mouillé du stade Paul-Tort à Millau, père et fils appartiennent à 2 équipes différentes qui, le dimanche matin, restent en course pour un podium synonyme de Championnat de France. Avant de s'apercevoir que ce Championnat de France était organisé les 29 et 30 juin à Béziers, … date du mariage de Christophe. Inutile de vous dire que, cette année-là, les Grès n'ont jamais vu Béziers et son stade de la Méditerranée qui accueillaient la plus belle épreuve de la saison. Si, cette fois-là, c'est la famille qui l'avait emporté, ce ne fut pas toujours le cas. Quatorze années plus tôt, c'est cette fois un foirail, celui de Réquista, qui accueillait la finale départementale en tête-à-tête. Alors licencié au Mineur Pétan-Club de Combes, Hervé Grès compte bien défendre ses chances et procède ainsi à son inscription. Sauf que quelques jours après, sa femme lui rappelle que la famille fêtera un anniversaire le dimanche à midi : *« Pas de soucis »*, lui répond alors Hervé pensant bien que cela ferait longtemps qu'il aurait rangé les boules. Sauf que le père passe la première journée de ce championnat Open qui avait réuni 459 participants et se retrouve qualifié pour les 8e de finales du lendemain matin. De retour à Decazeville, il se veut toujours rassurant : *« C'est pas grave. A midi, j'aurai perdu et je serai bien revenu pour être parmi vous »*. Sauf que tout le monde n'est pas du même avis. Ce dimanche matin à la première heure, Hervé Grès reprend la route de Réquista. Pas seul mais accompagné d'un certain Marc Vergnol, ami et souvent partenaire de doublettes. A l'heure du café sous le foirail à brebis de Réquista, ce Marc Vergno nous interpelle, nous journaliste alors en mission pour le quotidien *Midi Libre* : *« Tu peux déjà le marquer. Moi, je sais qui sera Champion ce soir. Ce sera Hervé ».* Et oui mais l'anniversaire alors ? Hervé Grès n'a pas tenu parole. Il n'a pas vu l'anniversaire mais il est revenu à la maison avec le titre. Le titre de Champion de l'Aveyron en tête-à-tête décroché au nez et à la barbe d'un certain Bernard Rouquayrol, notamment grâce à 2 carreaux à 10 mètres alors que le score affiché était de 11 à 11.

Il y a plus de 30 ans, déjà précurseur de la... « 4G »
A Graulhet, Gouges Grogne puis Gronde

Nous sommes en 1991. Avec mon frère Nicolas, nous partons de Toulouse pour rejoindre Graulhet et aller supporter les Aveyronnais Souyri – Nogaret – Marrago venus disputer le National de la ville.

Mon frère Nicolas, qui effectue son service militaire, bénéficie d'un week-end de permission. Depuis Toulouse où nous résidons, nous décidons de rejoindre Graulhet pour y découvrir un National que l'on ne connait pas. On a prévu de suivre et de supporter une équipe villefranchoise que l'on connait bien. Souyri, Nogaret et Marragou seront en effet de la partie et nous avons même programmé de partager un un pique-nique à l'heure de la coupure du soir. Tout juste arrivés à Graulhet, alors que l'on chemine à pied vers les abords du stade, je m'aperçois que j'ai oublié mes lunettes de soleil dans la voiture. Je dis à mon frère de m'attendre et je me dépêche d'aller les chercher. Je tombe alors sur 2 jeunes Toulousains que je connais et qui me connaissent. Bernard Vergès et Thierry Vernhes, ce sont leurs noms, me demandent avec qui je joue. Je leur dis que je ne suis pas venu pour jouer mais pour regarder. Ils ne sont que 2 et me demandent de faire leur 3e. Plutôt portés vers le tir, mon profil de pointeur leur convient parfaitement. Ça me gêne par rapport à mon frère mais Nicolas me laisse carte blanche. L'équipe est montée et l'heure avançant, je cours vers la voiture récupérer... les lunettes mais aussi et surtout les boules. Tout juste le temps d'en jeter 2 ou 3 et, alors que l'on n'a pas encore croisé nos copains villefranchois, le tirage au sort est déjà annoncé. Et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il ne nous a pas vraiment gâtés. En première partie, nous prenons en effet une triplette toulousaine notamment composée de Zorzi et d'un certain Fernandez, plus connu sous le surnon de l' « Indien ». Soit 2 grosses pointures de la pétanque haut-garonnaise mais aussi régionale. La partie se déroule en terrain libre sur une surface qui fait la part belle aux cailloux. Mes partenaires ne me demandent pas de faire tirer, ils préfèrent que je mette une boule moyenne pour que ce soit eux qui aient l'initiative au tir. Je les savais adroits tous les 2 mais, là, ils montrent une bien belle forme. Tellement bien que l'on prend vite la tête de la partie pour ne plus jamais la lâcher. Zorzi et l' « Indien » au frais, la performance est de taille et on l'apprécie à sa juste valeur. Avec mon frère, nous partons à la recherche de Souyri et compagnie et on finit par les croiser. On leur annonce que j'ai finalement été embauché pour disputer le National mais que ça ne changera rien à notre programme de pique-nique en début de soirée.



Lionel Zorzi, une figure de la pétanque Haut-Garonnaise mais aussi régionale.

La seconde partie ne m'a pas laissé de souvenirs impérissables. Pour la simple et bonne raison qu'elle a été une simple formalité. Nous voilà qualifiés pour le 3e tour et la chaleur est toujours aussi torride. Il est 18 h 30 et notre numéro d'équipe est appelé au graphique ce qui signifie que nous sommes couverts. A peine arrivé à la table de marque, je vois « Domi » Souyri approcher. Son équipe aussi vient d'être appelée et ce qui devait arriver arriva. Le sort vient de décider de faire de l'opposition Costes – Vernhes – Verges contre Souyri – Nogaret – Marragou une partie du 3e tour de cette édition 1991 du National. On fait les présentations d'usage et c'est parti pour le jet du bouchon. Très vite, mes collègues commencent à souffler tant le rythme de jeu de messieurs Souyri et Nogaret à tendance à les endormir. 19 h 30 arrive très vite et le coup de sifflet marque l'arrêt des parties. Rien n'est joué puisque le score est de 5 à 3 en notre faveur. Mes partenaires m'invitent alors à partager le couvert avec eux. Et là, premier refroidissement de l'après-midi, je leur réponds « Non » puisque je vais pique-niquer avec mes copains devenus adversaires. Thierry et Bernard tombent alors de c... Ils ne comprennent pas vraiment ce qui leur arrive et je me dois alors d'être le plus rassurant possible : *« Ne vous inquiétez pas les gars. On va partager un vrai moment de convivialité comme on les aime ce qui ne m'empêchera pas, à la reprise des parties, de jouer pour gagner ».* Parce qu'ils n'ont pas le choix, ils me laissent aller rejoindre mes copains. On convient d'un endroit et les glacières sont de sortie. La tradition est respectée. Chacun paye sa tournée et le patron remet la sienne. Les discussions vont bon train. On parle de tout sauf de la partie en cours. L'heure est venue de meubler les estomacs. Sandwiches pour les uns, saldes composées pour les autres, fromage et cafés pour tous, le temps est déjà venu de reprendre les hostilités. Très vite la partie va se tendre. Des mots plus ou moins doux sont échangés entre Bernard Verges et Fernand Marragou. Je me tiens à l'écart et je n'en bronche pas une. Ce qui ne m'empêche pas de me dire que si mon partenaire connaissait bien Fernand Marragou, il serait bien inspiré de ne pas mettre de l'huile sur le feu.



Bernard Verges avait le bagoût du commercial en assurances qu'il était dans la vie. Rien ne lui faisait peur, surtout pas parler pendant une partie de pétanque. Heureusement l'échange de quelques mots doux avec Fernand Marragou n'a pas dégénéré au-delà du raisonnable.

Le calme finit par revenir et la fin de partie se joue dans une certaine forme de sérénité retrouvée. Ce n'est sûrement pas le grand amour entre mes partenaires et mes copains adversaires mais l'essentiel est sauf, la situation est tendue mais ne dégénère pas. Les Villefranchois sont même bons perdants puisqu'ils acceptent le verre qu'on leur propose pour marquer notre victoire. Entre 2 gorgées, les explications et autres mises au point continuent. Cette fois, c'est sûr. Marragou et les Toulousaoins ne partiront pas en vacances ensemble. Pas vraiment à l'aise, j'en profite pour m'éclipser et rejoindre le graphique où on m'annonce que j'ai sauté les cadrages et que je suis qualifié pour les 8e de finales. C'est bien et pas bien à la fois. En cette année 1991, je suis en effet fâché avec les 8e de finales. Défaites à la Ligue Midi-Pyrénées à Toulouse, au Championnat de France en Avignon mais aussi au Mondial triplettes de Millau, avouez que cela commence à faire beaucoup. Mais quelque chose dit que ce samedi n'est décidément pas un jour comme les aures. Nous continuons à bien jouer et nous qualifions pour les quart-de-finales, partie qualificative pour le lendemain matin. Et là, c'est un vrai gros morceau qui se pointe. Invités à rejoindre le carré d'honneur sur un cadre central situé au pied du podium, je vois arriver un joueur à la démarche si particulière. Un joueur que je ne connais pas personnellement mais dont j'ai beaucoup entendu parler. Un certain François Gouges, figure emblématique de le pétanque des Pyrénées-Orientales, de la Ligue Languedoc-Roussillon mais aussi de l'hexagone. Vice-Champion du Monde en 1977 (avec Jean et Gérard Naudo), double Champion de France en tête-à-tête en 1972 et 1977, ce natif d'Argelès-sur-Mer, aujourd'hui âgé de 82 ans, est une véritable incarnation de la fierté catalane. Il traine déjà la jambe mais certrainement pas le bras. Le combat s'annonce difficile.



Le Catalan François Gouges, n'est certainement pas candidat à l'oscar du plus grand esthétisme. Par contre, côté efficacité au tir, il ne doit rien à personne. Une véritable machine de guerre que l'on avait croisé à l'exhibition du National de Millau et que l'on retrouve cette fois en quart-de-finale d'un autre National, celui de Graulhet.

La partie va démarre et je jette les dernières boules. C'est la première partie que l'on joue dans ce carré d'honneur et je sais que le début de partie risque d'être capital. Pendant ce temps, je vois Bernard Verges et François Gouges parlementer. Bizarre puisque, si j'ai bien compris, les 2 hommes ne se connaissent pas. Alors que l'on a la pièce, que je viens de tracer le rond et que je m'apprête à jeter le bouchon, Bernard s'avance vers moi. Il me glisse : *« C'est bon. Ils sont d'accord pour partager tout jusqu'au bout. Mais il y a une condition. Que ce soit eux qui passent ».* Allez, c'est parti. Et plutôt bien parti tant on se rend coup pour coup. La partie est serrée et spectaculaire à la fois. Dommage qu'il faille les laisser passer tant on prend du plaisir à jouer dans ce carré d'honneur. On marque et on accroche une nouvelle égalité. A 10 cette fois. Je m'apprête à me forcer à m'éloigner du bouchon quand Bernard vient à nouveau vers moi : « Allez Cyrille, continue à y aller près ». Je ne comprends plus rien et je lui réponds : *« Attends, tu m'as dit qu'il fallait les laisser passer »*. Bernard me répond : *« Je te dis de continuer à y aller près »*. Cet échange, qui dure de longues secondes, n'échappe à personne. Et surtout pas à un certain François Gouges. Déjà contrarié qu'on n'ait pas encore lâché la partie, le Catalan commnce à grogner grave. Je n'entends pas ce qu'il dit mais il parle. Ma première boule l'envoie au rond. Il tire et cadre. Ma seconde boule le renvoie encore au rond mais cette fois il manque. La tension monte d'un cran, la prochaine boule va être décisive. Le milieu adverse tire à son tour et manque à nouveau. Le point par terre et un avantage de 4 boules à 3, Bernard et Thierry n'en demandaient pas tant. Ils sont comme dans un fauteuil et leur adresse et leur forme du moment font le reste. 10 et 3 qui font 13, nous voilà qualifiés pour le dernier carré. Les mains ne se sont pas encore serrées que François Gouges ne grogne déjà plus. Cette fois, il gronde haut et fort. Tellement fort que les parties adjacentes, à droite comme à gauche, s'interrompent. Un hurlement déchire la nuit grauhetoise : *« Bande d'enc..... Vous nous l'avez bien mis. Vous deviez nous laisser passer et vous n'avez pas de parole »*. Un attroupement se forme alors au pied du podium. Mon partenaire essaie de calmer la « bombe catalane ». Parce que nous sommes des joueurs lambdas, parce que nous sommes de jeunes inconnus du grand public, Gouges craint que nos futurs adversaires refusent de partager le lendemain au stade des demi-finales. Ce qui représenterait un manque à gagner pour lui et pour les siens. On essaie de le rassurer en lui disant que le dernier carré à de fortes couleurs toulousaines, territoire où nous sommes connus. Il y a par exemple la triplette grandissime favorite composée de Michel Laville, Georges Simoes et Serge Rouvière. On les connait et eux ils nous connaissent aussi. Une mousse plus tard, François Gouges est descendu en température. Les échanges sont moins tendus et plus courtois. N'empêche que le François, il a du mal à avaler la pilule. On ne dit rien mais on le comprend. Je réalise que je joue avec 2 drôles de zozos.

Un aller retour à Toulouse plus tard, nous voilà, le dimanche matin, mon frère et moi,les premiers à arriver sur les terrains. Nous prenons un café, toujours personne à l'horizon. Nous sommes vraiment en avance. Soudain, au loin, une silhouette apparaît. Un grand à la démarche saccadée de la sorte, il n'y en a pas 2. C'est François Gouges qui débarque. Le Catalan ne veut visiblement rien manquer des arrangements qui sont le lot des derniers carrés des Nationaux. L'homme s'est calmé mais la confiance n'est pas totalement revenue. Comme si il sentait ces Toulousains capables de tout, notamment d'oublier l'engagement financier de la veille. Pendant ce temps, le speaker annonce les affiches des demi-finales. Costes – Verges – Vernhes héritent du tirage le plus délicat en étant opposés aux Toulousains Laville – Simoes – Rouvière. Moi, je connais plutôt bien les 2 premiers pour les voir, et parfois les affronter, le week-end à Toulouse. Le 3e homme, je ne le connais que de nom et de réputation. Mes partenaires s'occupent de tout et le partage ne tarde pas à se dessiner. François le Catalan ne manque pas une miette de ces échanges et ne tarde pas à retrouver le sourire. La partie a à peine commencé qu 'elle est déjà terminée. 4 mènes auront en effet suffi aux intouchables Toulousains pour nous administrer « Fanny ». Mais l'important était ailleurs. Les enveloppes ony été distribuées et partagées. Les Catalans ont eu leur part et François a même payé sa tournée. Laville, aujourd'hui décédé, et Rouvière étant aussi costauds au bar qu'ils sont forts boules en mains, l'apéritif coule à flot. Nous, on s'arrête à temps. Avec mon frère, nous avions en effet décidé de disputer le National doublettes de l'après-midi. Nous atteindrons finalement les 8e de finales battus par une autre connaissance, le Lotois Penchenat. Demi-finale en triplettes, 8e de finales en doublettes... pas mal pour un week-end où nous devions laisser les boules dans la voiture.

André Routaboul, le « Maître » d'Espalion

Instituteur de son Etat, André Routaboul a bien mérité l'appellation de« Maître » de la discipline. Joueur discret mais persévérant et performant, il fut aussi un dirigeant sérieux, compétent et fiable. A aujourd'hui plus de 80 ans, celui qui a retrouvé, après une parenthèse de 15 ans au Sébazac PC, la société qui l'a fait connaître, l'Amicale Pétanque Espalion. Son demi-siècle de pratique au plus haut niveau départemental fait de lui une véritable bible de la discipline en Aveyron. Les souvenirs et autres anecdotes ne manquent donc pas.

Quand Routaboul envoie sa boule, la partie bascule

Nous sommes en 1976. **André Routaboul** est en pleine forme, la preuve il vient d'être sacré Champion d'Aveyron en tête-à-tête. Ce titre ne l'empêche pas d'avoir un goût prononcé pour les équipes mixtes qu'il n'hésite pas à monter pour aller disputer des concours seniors. C'est le cas ce jour-là à Villecomtal où il s'aligne avec Alain Décruéjouls et une certaine Annie Esbrat, une de ses partenaires favorites. A une partie, les 3 Espalionnais sont opposés aux 3 frères Austruy d'Entraygues-sur-Truyère. L'équipe Routaboul gagne la pièce et décide d'aller jouer sur un terrain sablé. Dès la première mène, l'entame d'Annie Esbrat est correcte sans être exceptionnelle. La preuve, la famille Austruy décide d'aller pointer. La première boule jouée reste courte. Comme le resteront la 2e, la 3e jusqu'à la... 6e. L'équipe Routaboul a donc le point par terre et 5 boules en main. André décide alors de faire une sorte de demi-coup au bouchon en envoyant une sorte de rafle. Objectif réussi puisque l'Espalionnais embarque le bouchon tout en gardant 2 points par terre. Il ne reste plus qu'à jeter pour faire 6 pts et démarrer ainsi la partie de la meilleure des manières. Annie Esbrat glisse le 3e point, Alain Décruéjouls les 4e et 5e. Sans doute un peu trop sûr de lui, André Routaboul file dans le rond, prend juste le temps de se retourner, et jette haut sa boule. Il lui suffit en effet de jouer derrière les boules adverses et le tour sera joué. Sauf que la boule lui échappe un peu. Elle tombe sur le derrière du bouchon qui fait alors... marche arrière. Ce fut bien un mène de six points mais six points... pour les frères Austruy. Pour la petite histoire, les Entrayols ont gagné la partie 13 à 11.



Avec Eric Archimbeaud et Nicolas Salerno, André Routaboul a formé une des triplettes les plus performantes en Aveyron. Avant de laisser sa place à un certain Diego Diaz à la fin des années 80.

Les « Remontadas » made in Espalion

Nous sommes en 1984 et la finale départementale en triplettes se joue sur les terrains dits de la piscine à Decazeville. En tant que tenants du titre – en 1983, ils avaient été sacrés Champions d'Aveyron en battant les Villefranchois Diaz, Vinatier et Nogaret aux Quatre-Saisons -, les Espalionnais Archimbeaud – Salerno – Routaboul font logiquement partie des grands favoris. Le dimanche 20 mai au matin – à l'époque, la finale départemntale se jouait sur une seule journée -, la première partie est une véritable finale avant la lettre. Elle oppose en effet les Espalionnais à une autre triplette star, celle des Ruthénois Paul et Jean Bauer et Martial Zigler. Pour mémoire, les sociétaires du Rodez Pétan Club sont double Champions d'Aveyron en 1973 et 1981, Vice-Champions en 1982 et 3e en 1976 et 1978. Rien de moins. La victoire revient finalement aux Ruthénois. Pas grave, les Espalionnais ont simplement grillé le joker qu'offrent les parties de poules. Beaucoup plus grave, ils sont menés 0 à 12 à la seconde partie contre une autre solide équipe, celles des Champions du district de Millau, Daures – Galtier – Lagarde. Les Millavois ont même gagné par terre mais un tir à la rafle à... 12 mètres d'Eric Archimbeaud chasse la boule et permet de retarder l'échéance. Mais aussi et surtout d'entretenir l'espoir. On ne croit pas si bien dire puisque les Espalionnais renversent la partie et finissent par s'imposer 13 à 12. Véritables morts vivants, ils vont alors enchainer les victoires. Ils prennent d'abord leur revanche sur les Ruthénois Bauer – Bauer – Zigler pour sortir de poules. Ils battent ensuite successivement les Capdenacois de Carbonel, les Decazevillois de Barthes – Catusse - Bernardo et les Saint-Affricains de Rouquayrol avant de monter sur la 3e marche du podium et d'arracher un billet pour le Championnat de France à Bastia.

Bis repetita en 1986

Deux ans plus tard, en 1986, les championnats en triplettes se disputent cette fois à Capdenac. Les Espalionnais ont toujours autant de mal à rentrer dans la compétition puisqu'ils sont nettement battus d'entrée (13 à 2) par une triplette de Saint-Affrique. A la seconde partie, ils sont menés 2 à 9 par les solides Decazevillois du Pétan Club Saint-Michel Gilles Billaut, Fernand Marragou et Michel Castanié. Encore une fois, la formation Archimbeaud – Salerno – Routaboul réussit à renverser la situation, à gagner la partie avant de finalement sortir de poule. Tard dans la soirée, les Espalionnais s'imposent face aux Millavois Gaby et Rémi Artal et Robert Blanc pour être sacrés Champions d'Aveyron 1986.

Au « France » à Bastia, le patron pointe mais, heureusement, ne tire pas !

En cette 1984, les 3 équipes aveyronnaises sont hébergées, comme d'autres délégations d'ailleurs, dans un village vacances à une quinzaine de kilomètres de Bastia. Aucune des triplettes aveyronnaises ne reste en course pour la journée de dimanche. Les Champions de Bertrand de Saint-Affrique et Vice-Champions de Billaut de Decazeville ne sont pas sortis de poule. Les Espalionnais d'Archimbeaud ont quant à eux été battus en 1ère partie après poules. Samedi soir, c'est donc zéro contrainte et 100% détente. Un car permet même à la délégation aveyronnaise de rejoindre Bastia. Sauf que la triplette decazevilloise Billaut – Marragou – Segonds préfère rester au village de vacances où une soirée musicale sur fond de paëlla est au menu. Les Decazevillois ne le regrettent pas. Ils passent un bonne soirée même si, au moment de payer, un certain Fernand Marragou trouve la note un peu (beaucoup) salée. « Le

Fernand », comme ils disent dans le Bassin, ne se gêne d'ailleurs pas pour le crier haut et fort. Tellement haut et fort que le serveur débarque et demande au Fernand de le suivre en cuisine, histoire de s'expliquer avec le patron. D'explications, il n'y aura finalement pas vraiment. En réponse aux revendications du Decazevillois, le patron sort un flingue et pointe son interlocuteur. Avant de lâcher : *«Tu fais tes valises de suite et tu dégages»*. Et voilà comment Fernand Marragou s'est retrouvé dehors à une heure du matin, condamné à passer la nuit à la belle étoile corse.



Une nuit à la belle étoile, fut-elle corse, ce n'est pas ça qui va renverser notre ami decazevillois. Il en a vu d'autres, "Le Fernand" !

National de Millau 1991 : une histoire de bouchons...

Cette année-là, ce qui deviendra quelques années plus tard le Mondial, célèbre déjà son 10e anniversaire. Une véritable fête à laquelle les jeunes Villefranchois Cyrille et Nicolas Costes sont gentiments invités par la famille Mas...

Millau et le 15 août, ça a longtemps été une histoire de bouchons. Il y avait ceux, chaque année plus nombreux, qui étaient jetés dans les allées du Parc de la Victoire. Il y avait ceux, encore plus nombreux, qui se formaient aux portes d'une ville encore orpheline de son célèbre Viaduc. Cette année-là, les frères Costes vont être directement confrontés à ces histoires de bouchons.

Quand Marco fait du Foyot



n première partie exhibition, les Villefranchois Nicolas et Cyril COSTES se sont imposés face à FOYOT-MARIGOT.

(Photo « La Dépêche »)

Tout commence le samedi après-midi par le tournoi exhibition. Demi-finalistes du Championnat d'Aveyron en triplettes, 8e de finalistes de la Ligue Midi-Pyrénées mais aussi du Championnat de France toujours en triplettes, nous faisons en effet partie des 5 doublettes aveyronnaises (avec Arnal – Amans champions en titre en doublettes, Diaz – Archimbeaud, Cerchi – Nogaret et Salerno – R. Royo-Artal) appelées à se mesurer à ce qui se fait de mieux sur la planère pétanque. Près de 10 nationalités sont en effet représentées et pas moins de 10 titres de Champions du Monde et 34 titres de Champions de France sont dans ce carré d'honneur du Parc de la Victoire. Les conditions sont les suivantes. Les premières parties se jouent au temps (45 ou 50 mn) et, le lendemain matin, les laurétas seront récompensés par un cadeau surprise d'une valeur de 10 000 francs (1 500 euros). Avec mon frère, nous ne savons pas à quelle sauce nous allons être mangés. Mais nous ne devrions pas tarder à être fixès puisque la première partie nous oppose à *« la doublette vedette du Sud de la France »* (C'est comme ça que Jean-Pierre Mas les présente au micro), les Montpelliérains Marco Foyot et Roger Marigot. Les deux hommes ne tardent pas à débarquer, Roger avec le sourire, Marco avec sa chemise noire et déjà sur ses grands sabots. La partie peut alors commencer. Parce que nous n'avons pas les moyens de rivaliser en terme de prestige, mon frère et moi privilégions le sérieux et l'application. Ce qui a visiblement le don d'agacer Monsieur Foyot qui ne manque pas de souligner sa différence. Il jette les boules plus qu'il ne les joue vraiment, il les envoie avec des effets accentués. Tellement accentués que Nicolas doit attendre que le boule ait fini de tourner pour aller la tirer... Bref, on ne s'ennuie pas. On ne voit pas le temps passer quand, soudain, Jean-Pierre Mas prend le micro et annonce la dernière mène. Le problème, c'est que nous venons de marquer en descendant et

menons alors... 5 à 1. Alors que je suis dans le rond prêt à jeter le bouchon, Marco Foyot se met pile en face moi, en plein milieu du cadre, à environ 7 mètres du rond. Je comprends vite le petit jeu du grand Marco. Il n'attend qu'une chose, que je lui jette le bouchon par les pieds de façon à ce que Roger et lui puissent se lancer au tir et nous coiffer sur le fil. Je regarde alors mon frère, l'air de dire *« il nous prend vraiment pour des jambons »*. Plutôt que de demander à Monsieur Foyot de se pousser, je préfère alors le prendre à son propre jeu. Je balance le bouchon haut et fort au-dessus de sa tête. Tellement haut et fort qu'on ne tarde pas à l'entendre rebondir sur la barrière tout en haut du cadre. Et je prends alors tout mon temps pour faire les quelque 15 mètres me séparant alors de lui. Je redescends vers le rond et là je vois Foyot qui n'a toujours pas bougé. Je regarde à nouveau mon frère, cette fois l'air de lui dire *« là, il nous prend vraiment pour des cons ».* Je décide de persister et de signer. Je lance le bouchon toujous aussi loin. Cette fois, il va même plus loin puisqu'il passe à travers les barrières et il faut aller le chercher en haut des allées. Je prends tout mon temps pour aller le chercher, je regagne le rond et je m'apprête à le jeter une 3e et dernière fois. Mais alors que Marco Foyot n'a toujours bougé d'un centimètre, Jean-Pierre Mas reprend le micro et annonce : *« Messieurs, vous ne jetez plus le bouchon et vous finissez la mène en cours ».* C'est fini. Costes bat Foyot – Marigot 5 à 1 et la pilule a visiblement du mal passer, surtout pour le Grand Marco qu'il l'a en travers de la gorge. D'ailleurs, si Roger Marigot acceptera volontiers le coup à boire offert, Marco Foyot ne se joindra pas à nous. La petite histoire retiendra que *« Tel est pris qui croyait prendre »*.

Le lendemain, d'autres bouchons. De circulation cette fois...

Le lendemain, lancement du National triplettes. Nous refaisons équipe avec Fernand Marragou, Decazevillois avec qui nous avions atteint les 8e de finales l'an passé. Cette édition 1990 est en effet restée dans nos mémoires puisqu'il s'en était fallu d'un rien que la performance laisse la place à l'exploit. Opposés à la formation « Dédé » Galy – Michel Loy – Thierry Lesage (ces 2 derniers Champions de France doublettes en titre), nous étions menés 8 à 9 quand 2 carreaux de Nicolas et 1 de Fernand donnaient à ce dernier le tir à 4. Autant dire nouveau carreau gagné. Le carreau, « Le Fernand » l'a fait mais les mains, on n'a pas pu les serrre, le bouchon ayant décidé d'aller rejoindre les tribunes... Décidément, Millau et les bouchons, c'est une histoire qui n'en finit plus. En tout cas qui n'a pas écrit son dernier chapitre. En attendant, les années se suivent et se ressemblent. Les 3 Aveyronnais s'entendent comme larrons en foire. Il y a de la complicité, de la solidarité et du tempérament dans cette équipe qui enchaine les victoires. Suffisamment en tout cas pour rester en course pour jouer la fameuse partie pour revenir le lendemain. Après plus de 2 heures d'attente, nous sommes en effet appelés à jouer les 16e de finales. Il est près de 3 heures du matin quand nous attaquons contre une équipe des Alpes-Maritimes. La partie est plus que disputée. L'horloge tourne, les tribunes se vident et nous sommes bientôt les derniers dans ce carré d'honneur devenu silencieux. Il est... 5 h 30 du mat' quand on s'impose sur le fil (13 à 12) pour décrocher le droit de disputer les 8e de finales... 3 h plus tard. Mon frère et moi allons devoir rejoindre l'hôtel qui nous a été réservé sur le Larzac à une quinzaine de kilomètres de Millau. Quant à Fernand, il va faire de sa voiture sa chambre d'un soir. Le temps de savourer notre victoire, de quitter le Parc de la Victoire, de rallier l'hôtel et de prendre une douche, il est 6 h 30 quand on se couche enfin. A peine le temps de programmer le réveil pour 7 h 15, histoire de prendre un petit déjeuner, de

retrouver Fernand et le Parc et de jeter quelques boules, et nous voilà déjà plongés dans un profond sommeil.
Bientôt pourtant, un détail ne va pas tarder à nous ramener à la réalité. Réveillé, je tourne la tête et je ne vois plus trace du fameux réveil dont l'écran est pourtant censé rester éclairé. Mon sang ne fait qu'un tour. J'allume la lumière et je constate en effet que l'écran est éteint et vide de tout chiffre. Il y a eu un problème. Je me précipite dans les couloirs. J'apprends qu'il est déjà plus de 8 heures. On est mal, on est très mal. On boucle les sacs, on zappe évidemment le petit-déjeuner et nous voilà repartis pour le centre-ville de Millau. Les portables n'existent pas et il nous est impossible de prévenir Fernand. Notre seul objectif maintenant : foncer et foncer encore. Sauf que l'on va vite voir que cet objectif est tout simplement impossible à tenir. Nous sommes en effet un 15 août et un 15 août à Millau, c'est l'histoire d'un énorme chassé – croisé entre ceux qui partent en vacances et ceux qui en reviennent. Dès la sortie du parking de l'hôtel, je tombe en effet nez à nez avec une file de voitures quasi immobilisées. 15 kilomètres de bouchons, pare-choc contre pare-choc, voilà ce qui nous attend jusqu'à Millau. Là, on est plus que mal et même très mal. On est tout simplement morts. Une voiture nous laisse enfin sortir et nous glisser dans cette incroyable file d'attente. A ce rythme, il va nous falloir des heures pour rejoindre le Parc de la Victoire. Sans en parler à mon frère, je décide alors une option improbable, quelque part entre interdit et danger. Je profite de la partie droite de la route, moitié bande d'arrêt d'urgence moitié fossé plus ou moins carrossable, pour faire une incroyable « remontada ». Mon frère me traite de fou, il a sans doute raison. Les klaxons des automobilistes doublés par la droite se déchainent, eux aussi ont sûrement raison. N'empêche que la stratégie a du bon puisque nous gagnons des centaines et des centaines de places. Jusqu'au début de la descente sur Millau où là, ce couloir échappatoire prend fin. Il est 9 h 15 quand on aperçoit enfin le panneau annonçant l'entrée de ville de Millau, 9 h 30 quand nous arrivons à hauteur du Parc de la Victoire. Parce que trouver une place de stationnement libre va être un autre pari, je dépose mon frère et lui demande d'aller rassurer Fernand. Quelques minutes plus tard, alors que je suis à pied à quelques dizaines de mètres du carré d'honneur, j'entends déjà hurler : *« Quand on a 20 ans, on n'a pas le droit. On n'a pas le droit de s'oublier au lit ! »*. Les arbitres nous signalent que la partie doit commencer immédiatement avec un passif de score qui s'élève déjà à 2 chiffres. Beaux joueurs, nos adversaires niçois nous feront cadeau de cet avantage. Ce cadeau ne suffira malheureusement pas. Malgré un Fernand remonté comme un... réveil, malgré les cafés qui nous sont portés en cours de partie par notre supporter numéro « un » alias un certain Christian Meyer, nous nous inclinons logiquement et devons faire le deuil de disputer les quart-de-finales de la plus belle et de la plus relevée épreuve du monde.

A propos de Fernad Marragou

Ce coup de colère bien légitime du mois d'août 1991 aura été le seul accrochage de plusieurs années de partenariat avec Fernand Marragou. La preuve, cet incident ne nous a empêché de rejouer ensemble. De décrocher un titre de Vice-Champions triplettes en 1995. De pousser Quintais et consorts dans leurs derniers retranchements en demi-finale du National triplettes de Rodez, toujours en 1995. Ou encore de remporter le National B d'hiver Raoul-Bonnefous à Millau en 1998. Fernand Marragou, plus que notre partenaire préféré, un véritable complice. Et plus qu'un simple copain, un vrai ami.

National de Millau 1991
Daniel Voisin et la partie qui a failli mal... Tournay

Christian Fazzino absent pour des raisons personnelles, Daniel Voisin débauche un certain Serge Daniel, Champion de France l'année précédente en compagnie de Patrick Milcos et d'un certain Gérard Tournay. Ce dernier va faire du Parc de la Victoire le théâtre d'une scène de dérapage incontrôlé...



En cette année 1991 à Millau, Daniel Voisin fait équipe avec Serge Daniel, Champion de France triplettes 1990. Ici lors de la partie d'exhibition. En médaillon, le fantasque Gérard Tournay.

Appliqué, adroit, accrocheur, fin stratège mais aussi un brin filou sur les bords, vous aurez sans doute reconnu un certain **Daniel Voisin**. Privé cette année-là de son fidèle partenaire Christian Fazzino, le Limougeaud a joué la carte Serge Daniel, un Martiniquais surnommé « Tony » Champion de France triplettes l'année précédente avec Patrick Milcos et Gérard Tournay. Au lendemain de l'exhibion **(photo ci-dessus)**, les 2 hommes s'alignent au départ du National doublettes. Dans le courant de l'après-midi, le tirage au sort annonce une partie qui fait déjà bouillonner les allées du Parc, Voisin contre Tournay. L'affiche est prestigieuse, la partie s'annonce comme tendue. Le bruit court en effet que ce n'est pas le grand amour entre les 2 hommes, Tournay reprochant à Voisin de lui avoir « piqué » son partenaire Daniel. Le problème, c'est que ce choc s'annonce comme déséquilibré, Tournay faisant équipe avec ce que l'on appelait déjà un payeur. Le début de partie tient toutes ses promesses. Comme sur-motivé par ce challenge qui s'offre à lui, Gérard Tournay enchaine les exploits.

Carreaux, devants de boules..., tout y passe et suffit à compenser les carences de son partenaire. La doublette Tournay tient la dragée haute à la paire Voisin – Daniel tant et si bien que les 2 équipes se retrouvent à égalité à 9. Le problème, c'est qu'à pétanque comme ailleurs, les bonnes choses ont souvent une fin. Nous sommes bien à Millau et non à Lourdes et les miracles ne durent qu'un temps. Gérard Tournay finit par redescendre sur terre et se voit obligé de reconnaître sa défaite. Le sang de celui qui se devait de faire des séjours plus ou moins réguliers en hôpital psychiatrique ne va alors faire qu'un tour. Gérard Tournay ramasse ses boules avant de se précipiter, bras tendu, vers Daniel Voisin. La scène, aussi surprenante et ubuesque soit-elle, ne déstabilise pas la galerie qui a suivi la partie. Un premier homme se précipite pour essayer de se mettre en travers de sa course folle, un second parvient à ceinturer un Tournay prêt à commettre la bêtise de sa vie. Daniel Voisin en a été quitte pour une belle frayeur. L'histoire ne dit pas si le Limougeaud, aujourd'hui décédé, a au moins offert un verre à ceux qui lui avaient peut-être, sauvé la vie.

Avignon, cette cité qu'on a bien failli ne jamais voir, Toulouse, cette ville que l'on a eu du mal à retrouver...

Montés sur la 3e marche du podium cette année-là à Belmont-sur-Rance, les Villefranchois Cyrille et Nicolas Costes vont participer à leur premier Championnat de France. Le vendredi en début d'après-midi, ils s'embarquent en voiture depuis Toulouse, leur lieu de résidence, direction Avignon, site de ce 46e Championnat de France en triplettes.

Nous sommes le vendredi 28 juin 1991. A Toulouse, une voiture s'apprête à prendre la route et l'autoroute direction la Cité des Papes. A son bord, Cyrille et Nicolas Costes accompagnés d'un certain Thierry Ortalo, un copain venu en supporter. En Avignon en fin d'après-midi, rendez-vous a été fixé avec la délégat aveyronnaise en général, avec le 3e homme de la triplette, le Villefranchois Dominique Souyri venu en compagnie des Champions de l'Aveyron Diaz, Archimbeaud et Salerno. Au départ de Toulouse, l'ambiance est forcément bonne, pour ne pas dire joyeuse. Si ce Championnat de France devait être le seul autant en profiter et savourer le bonheur procuré à sa juste valeur. A la sortie de la Ville Rose, l'autoroute ne tarde pas. Et c'est parti pour un long marathon de plus de 300 kms. Cette course de fond a malheureusement failli tourner à un simple sprint. Nous n'avons parcouru que quelques dizaines de kilomètres et nous avons un autre rendez-vous, avec des copains toulousains sur une prochaine aire d'autoroute. Eux aussi sont qualifiés pour le « France » et on a décidé de faire route ensemble. Comme à mon habitude, je conduis plutôt vite sans prendre le moindre risque. Sur la voie centrale de l'autoroute, je rattrape un véhicule que je m'apprête à dépasser. Un coup d'oeil dans le rétro, la voie de gauche est libre. Un coup de cligno et c'est parti. Soudain, un immense coup de klaxon sonne à nos oreilles. Par réflexe, je mets un coup de volant pour me rabattre. Lancée à quelque 150 km/h, la voiture tangue, zigzague mais ne touche rien. Ni la voiture doublée, ni celle oubliée dans ce que l'on appelle l'angle mort ni les barrières de séparation du terre-plein central. Un véritable miracle qui a pour conséquence de jeter comme un froid dans notre voiture. Les genoux se mettent à trembler, aucun mot ne sort, le silence est pesant. On est sans doute passés tout près du drame mais je décide de poursuivre ma route sans m'arrêter.



Drôle de week-end pour la triplette villefranchoise Costes – Costes – Souyri. En plus d'en voir de toutes les couleurs sur les terrains du Vaucluse, ils ont eu pas mal de frayeurs mais aussi de douleurs sur les routes du Sud de la France.

Plus de 48 heures plus tard, un retour mémorable pour les uns, dramatique pour les autres

Plus de 48 heures après notre arrivée en Avignon, après sept parties disputées dont 6 en extérieur avec un Mistral à rendre fou le commun des mortels, après un Championnat de France vécu jusqu'à son terme, histoire d'apprécier le sacre des Toulousains Lagarde, Ferrand et Rouquié, l'heure du retour a sonné. Nous sommes physiquement cuits mais nous n'avons pas le choix. Impossible de dormir sur place puisque mon frère a un train à prendre en toute fin de nuit à Toulouse Matabiau. En sortie d'Avignon, on discute et on refait les parties. Surtout ce 8e de finale largement à notre portée et finalement perdu contre des Corréziens tout sauf très sympathiques. Une fois l'autoroute retrouvée, mon frère ne tarde pas à s'endormir. Je me retrouve donc seul



Maillots tricolores mais aussi 3 voitures bleue, blanche et rouge pour les Toulousains sacrés Champions de France devant un parterre de quelque... 5 000 personnes.

pour gagner la bataille contre le sommeil. Mes yeux restent fixés sur la signalisation qui indique que nous sommes bien sur l'autoroute direction Barcelone – Perpignan – Toulouse. La nuit est tombée et cela devient de plus en plus difficile. Je devrais m'arrêter mais j'ai peur de m'endormir. Tout à coup, la signalisation m'interpelle. Elle n'indique plus que Barcelone – Perpignan. Où est passé Toulouse ? Est-ce une erreur ? Ou bien ai-je laissé passer la sortie Toulouse ? J'ai vite la réponse à ma question. Elle est loin derrière la tournée Toulouse. Tellement loin que la mer, elle, n'a jamais été aussi proche. Nous sommes en effet au péage de Perpignan Nord. Je réveille mon frère pour lui dire qu'on est loin de Toulouse. Notre temps est désormais plus que compté. Il faut en effet repasser par la maison pour faire le sac de curiste de mon frère. Avant de rejoindre la gare Matabiau dans les temps. La course contre la montre a commencé. Ce pari m'a réveillé. Un demi-tour et c'est parti pour un véritable rallye. Cette fois, nous sommes 2 pour repérer la bonne sortie. Mon frère sera déposé dans les temps et pourra, comme prévu, rejoindre son centre de thermalisme.

Accident mortel sur le « ruban », commune de Druelle

Tout est bien qui finit bien mais cette mésaventure fera à coup sûr parler au coin des cheminées des copains. On est loin de penser que ces même copains ont vécu plus qu'une mésaventure. Ils ont été témoins d'un accident de la circulation qui a tourné au drame. Passée par Rodez, la voiture transportant Diego Diaz, Dominique Souyri et Thierry Ortalo reprend la route, direction Villefranche-de-Rouergue. Alors qu'ils s'engagent sur cette interminable ligne droite baptisée «Le Ruban», ils sont spectateurs d'une sortie de route à très grande vitesse. Les Villefranchois ne peuvent rien faire. Le jeune «ruthénois» Frédéric Goncalvès, frère de Didier actuel président de la Pétanque Réquistanaise, perd la vie à l'âge de 21 ans aux premières heures de ce lundi 1er juillet 1991. Il était décidément écrit que cet aller-retour en Avignon serait un véritable cauchemar pour la délégation aveyronnaise.

Veille des Championnats de France triplettes 1991 en Avignon
A table, quand il est d'un coup question de bien tirer...

A l'heure du café, une inconnue lâche des mots qui provoquent comme un mal à l'aise. Avant de déclencher une incroyable rigolade

Vendredi 28 juin 1991 au soir en Avignon. Tout le monde est finalement arrivé à bon port. La délégation aveyronnaise s'est retrouvée, les licences ont été déposées et l'heure est venue de passer à table. De mémoire, nous sommes 13 à être de la partie. Il y a Michel Gantou, ancien et futur président du CD 12, il y a Claude Lacan, le Saint-Affricain correspondant de presse, il y a les 9 joueurs et il y a Thierry Ortalo, le copain venu surtout supporter les équipes qu'il connait le mieux, les Espalionnais de Diaz et les Villefranchois de Costes. Et puis il y a une fille, inconnue au bataillon. Aucune présentation n'ayant été faite, on se contente de ce que l'on voit. A savoir que cette personne est visiblement la compagne d'un joueur de la triplettes saint-affricaine. Le repas se déroule, l'ambiance est conviviale mais n'a rien de festive. Les discussions vont bon train et, évidemment, il est beaucoup question de pétanque. Il y a ceux qui n'en sont pas à leur 1er Championnat de France (Diaz, Archimbeaud, Salerno et Souyri) et puis il y a les autres, les novices qui découvrent les à-côtés de ce type de compétition (les frères Costes d'un côté, les Saint-Affricains Delrieu, Inquimbert et Guidice de l'autre). Certains parlent plus que d'autres. Une seule garde le silence complet. Sans surprise, il s'agit de cette jeune fille. Normal, elle est la seule féminine à table, ne joue visiblement pas aux boules et fait preuve d'une très grande discrétion. Le mot est faible, on ne connait toujours pas le son de sa voix. Enfin, jusqu'à ce moment où on l'entend pour la première fois. Entre dessert et café, elle lance en effet : *« Allez, on va pas tarder »*. Et son copain de répondre : *« T'as raison, il ne faut pas se coucher tard. Il faut que je sois en forme demain matin pour bien tirer »*. Et la demoiselle de conclure : *« Commence par bien tirer ce soir, demain on verra... ».* Le silence s'empare de la table, on a droit a un blanc total. Les mâchoires nous démangent mais tout le monde serre les dents en faisant semblant de rien. Heureusement, le couple ne tarde à se lever et à quitter la table et la salle. Et là, on se lâche complet. Un éclat de rire s'empare de la tablée et les commentaires vont forcément bon train. L'histoire ne dit pas si le tireur a performé. Tout ce que l'on sait, c'est que le lendemain son équipe n'est pas sortie de poule...